

DISCOURS 25

Frères et pères, le moine ne doit pas seulement connaître et comprendre les modifications et transformations qui se produisent dans son âme, mais aussi leurs causes : quelle peut être leur nature, d'où elles lui viennent. Tantôt en effet c'est une joie soudaine qui se produit dans l'âme, tantôt une tristesse qui lui survient de la même façon et un poids écrasant. Tantôt elle devient prompte à la componction, tantôt la même âme se sclérose et montre la dureté d'une pierre. Une autre fois par contre elle devient douce et humble, et peu après vaniteuse, irascible et enragée contre tous ses frères. Tantôt elle devient molle paresseuse et sans ardeur pour aucune bonne œuvre, tantôt bien éveillée, vigilante et ardente à toute obéissance, jusqu'à exciter ses compagnons et les pousser au bien. Tantôt elle se trouve dévotement recueillie, tantôt effrontément dissipée. Tantôt elle se souvient charitablement des absents et les appelle auprès d'elle, tantôt, présents ou absents, elle ne veut voir personne. Tantôt elle devient intérieurement oppressée, au point de renoncer déjà à la vie, tantôt tellement dilatée – et l'allégresse s'accroît (si bien) en elle – qu'elle ne peut même plus se contenir, quelque violence qu'elle se fasse.

Telles sont les manifestations habituelles des mouvements naturels de l'âme et du corps, chaque fois que nous faisons preuve de combattivité dans la façon de pratiquer la vertu et d'accomplir les commandements. Mais de même qu'ainsi se modifie l'état de l'âme, de la même manière aussi se modifie et se transforme en quelque sorte l'état de notre intelligence. Tantôt en effet elle est vive pour comprendre et plus vive encore pour parcourir ce qu'elle a aperçu, c'est-à-dire compris, et le discerner d'un trait, tantôt elle devient, pour l'un comme pour l'autre, inerte et lente. Tantôt c'est elle encore qui devient comme inintelligente, sourde, muette, et tantôt montre une intelligence et une parole aisée, oreille fine aussi et perspicacité. Tantôt aveugle, tantôt clairvoyante, et se forçant pour pénétrer dans la profondeur et la sublimité de la contemplation, au-delà des bornes de l'humaine nature. Tantôt elle est simple pour toute contemplation, et libre, sans souvenir aucun des maux qui lui sont arrivés par le passé, sans la moindre pensée pour tout cela, tantôt compliquée, pensant par exemple à ce qui n'arrive pas, se faisant des idées, cherchant des histoires, et la voilà comme un feu de bois vert étouffé par la fumée. Et ce n'est pas seulement aux gens présents qu'elle cherche noise, mais souvent aussi, à propos de tel ou tel absent, elle se forge elle-même de vaines et fausses imaginations. Dans ce cas, même si le cœur est plein de chagrin et résiste sur ce point à l'intelligence, il ne lui est absolument d'aucun profit et ne peut la retirer de ses vains raisonnements.

Voilà donc pour les modifications de l'intelligence et de notre âme intellectuelle et divine. Quant aux irrégularités qui concernent notre corps, elles ont beau sembler bien discernables et pour nous plus faciles à reconnaître, en fait il n'en est rien. Nombreux en effet sont les changements, dans le corps surtout, qui résultent la plupart du temps de la nature. Car l'âme, pour sa part, est immuable par nature et par essence, et semblablement l'intelligence a été formée en même temps qu'elle par le Créateur – toutes deux mues par la seule liberté et, par leur propre volonté, épousant la vertu ou le vice : c'est-à-dire recevant pour l'éternité la communion et l'héritage de la lumière ou des ténèbres, – je parle de l'âme et de l'intelligence qui adhèrent à l'un de ces (deux principes) spontanément et – de façon, je le répète, libre et volontaire : ou bien au bon, et elles deviennent bonnes, ou bien au mauvais, et elles deviennent mauvaises. Mais le corps, lui, est déjà par nature muable, parce que composé, et par essence fluent, parce qu'il a été créé d'une matière corruptible et fluente et comporte un mélange ou composition d'(éléments) opposés entre eux. C'est en effet de chaud et de froid – comme disent ceux qui s'entendent, et c'est la vérité –, de sec et d'humide, que (se compose) son essence. En outre, le corps lui-même comme tel est privé de liberté, de volonté et, s'il faut aller jusque là, de mouvement, à moins qu'on ne veuille absolument appeler son flux et se pente à la corruption un mouvement naturel de sa substance, mouvement d'ailleurs irrationnel. Mais s'il est rationnel, il est évident qu'il est aussi sans péché et sans condamnation aux yeux de Dieu. Et c'est normal : en effet ce qui suit sa nature échappe à la condamnation. Mais la fièvre et la convoitise de l'union conjugale, le rapprochement, la volupté, la gourmandise, la goinfrerie, l'excès de sommeil, l'inertie, le luxe des habits, et tout le reste de ce qu'on s'imagine généralement que le corps recherche, ce n'est pas le corps – puisqu'il ne le recherche plus une fois mort – mais l'âme qui, par son intermédiaire, recherche tout cela, ayant une fois trouvé son plaisir à se mêler à la fange et désirent se rouler pour ainsi dire comme une truie dans le borborygme fangeux des plaisirs, aspirant après la chair qui lui est unie. Que personne n'aille donc supposer que c'est son corps qui le pousse et le force à cela ! Il n'en est rien. Qu'en est-il donc ? Écoute et réfléchis.

«Dieu forma l'homme, en prenant Adam de la poussière de la terre.» Voilà, je t'ai montré le corps : montre-moi donc, de ton côté, les passions qu'il abrite. Tu n'as rien à me dire, rien du

tout ! Mais alors, et après ? Et le Seigneur Dieu souffla sur son visage, et l'homme devint âme vivante,» et il se dressa au-dessus de terre et il marchait : évidemment, c'était l'esprit qu'il abritait qui faisait mouvoir, souverainement et avec plein pouvoir, le corps. Fièvre, mouvement, folie irrationnelle et avidité des entrailles, rien de tout cela n'était encore, mais la vie était pour lui sans révoltes et l'existence sans chagrin. Voyons donc si par hasard c'est faute de femme ou faute d'aliment pour exciter le désir que l'homme n'était incité ni au désir de l'union charnelle ni à la gourmandise. Que dit donc (l'Écriture)? «Dieu fit pousser tout arbre beau, et Adam et Ève dans le paradis étaient nus et ils n'avaient pas honte.» Tu vois que ni le fait qu'Ève fût une femme, ni qu'ils se trouvassent tous les deux nus, ne fit rien perdre à l'un ou à l'autre de sa tempérance : ils étaient nus, – et ils ne se connaissaient pas l'un l'autre, ni n'avaient honte, ni n'étaient entraînés par la nature du corps à s'unir; mais, après le péché et la transgression, après être sortis du paradis, avoir été dépouillés de Dieu et avoir perdu sa gloire divine, c'est alors, est-il écrit, qu'Adam connut sa femme et elle conçut et enfanta.»

Ainsi donc, bien-aimé, si tu aimes Dieu de façon authentique, toi aussi, et demeures dans son amour, aucune passion ne te dominera jamais, ni la contrainte du corps ne te réduira à sa merci: pas plus en effet que le corps ne peut se mouvoir vers rien sans l'âme, l'âme unie à Dieu par l'amour ne saurait être entraînée vers les plaisirs et les appétits du corps, ni même vers aucun autre désir pour rien de visible ni même d'invisible, soit objet soit passion, car le doux amour de Dieu tient lié l'élan de son cœur, ou pour mieux dire tout le penchant de sa volonté. Et celle-ci une fois attachée, comme je l'ai dit, à son propre Créateur, comment donc, dis-le moi, peut-elle brûler de fièvre par le fait du corps ou réaliser si peu que ce soit ses propres désirs ? En aucune façon.

Quant aux changements qui naturellement s'ensuivent et se produisent dans le corps même, ils sont manifestes : car ils arrivent et se produisent chez tous les saints. Tantôt en effet on dit que le corps est en bonne santé, quand ses (composants) matériels ne se révoltent pas l'un contre l'autre; tantôt il est réduit à succomber à la maladie, quand l'un des quatre éléments ou bien est trop abondant ou bien se trouve en déficit c'est-à-dire quand il prend le dessus sur les autres ou au contraire est dominé et écrasé par eux; ce qui produit des fluxions, des amputations, voire la corruption de tout l'organisme, sans que de ces (accidents) notre âme reçoive aucun dommage, puisque, si la plupart d'entre eux sont produits par l'intempérance dans le boire et le manger, les autres le sont par l'alternance des vents et de l'air. En effet, celui-ci est-il froid, les organismes doués d'une nature froide sont incommodés et s'affaiblissent, du fait d'un refroidissement excessif, tandis que ceux qui sont d'un tempérament chaud trouvent par contre leur équilibre et se fortifient. Par contre, quand l'air devient chaud ceux qui sont froids sont pour ainsi dire caressés et ranimés de même qu'au soleil les mouches et autres insectes, éclairés par ses rayons, deviennent plus vigoureux et plus agiles; mais ceux qui possèdent une matière plus chaude sont absolument surchauffés, fondent, et deviennent à leur tour faibles et incapables de toute action et de tout mouvement. En un mot, chaque corps, en proportion de son propre tempérament, subit à (chaque) alternance de l'air et des vents une modification proportionnée. Sans compter, même en dehors de cela, le changement qui résulte également, dans un sens ou dans un autre, de l'excès de nourriture et de boisson comme d'un jeûne extrême. Et ce n'est pas tout : l'abus du sommeil ou la veille, la fatigue ou l'inactivité du corps, produisent en nous un certain changement. Autre chose encore est l'effet de la matière elle-même qui se trouve présente dans le corps et de la chaleur naturelle qui s'élève en nous, ce foyer qui fume comme des braises qu'on éteint avec de l'eau, et qui s'étend parfois à la tête seule, parfois à tout le corps.

Mais outre tout cela, il y a encore une autre épreuve que la bonté de notre Dieu et Maître, dans sa providence éducative, veut bien permettre aux démons de nous infliger, en vue de notre humilité. En quoi consiste-t-elle ? C'est la pesanteur même du corps qui, en l'absence de toute autre raison, pour le seul fait de la vanité ou de l'orgueil, ou pour l'accusation de négligence que nous portons contre autrui, ou pour d'innombrables autres raisons, nous livre à ce démon pour la perte de la chair et la torture de l'âme mais aussi pour l'expérience et l'entraînement plus poussé de la seconde, et afin qu'en reconnaissant la compassion et la miséricorde de Dieu à notre égard, nous tournions exclusivement vers lui, d'un mouvement profond, tout notre amour, et concevions un désir exclusif de lui.

Ainsi donc, cela, tous ne le savent pas : pour les modifications de l'âme et les changements du corps ceux qui en sont à un degré intermédiaire en fait de vertu en comprennent chacun partiellement quelque chose, lorsqu'il se produit en eux quelque chose de cet ordre, – car, pour ce qui est des hommes en pleines ténèbres, nous n'en dirons pas un mot. Mais quant aux changements et aux retournements, mentionnés plus haut, qui se font dans l'intelligence, seuls les impassibles et les parfaits, purs et libres en leur âme, aussi bien qu'en leur intelligence, les connaissent, – et même pas eux, car ce n'est pas d'eux-mêmes, mais par celui à qui ils

appartiennent qu'ils en sont instruits. Tantôt en effet les vicissitudes qui se produisent dans l'intelligence oppressent l'âme et l'assombrissent, en lui arrachant un peu de la joie qui est la sienne, néanmoins elle reprend courage et redresse l'intelligence; tantôt l'intelligence, prenant aussi sa part des souffrances de l'âme, se voit réduite à passer par la nuit, mais sans s'y résigner, mais en se forçant pour rester dans la lumière et peut-être en éclairant l'âme elle-même. Une autre fois, par contre, ce sont les vicissitudes du corps qui tyrannisent cruellement l'une et l'autre tantôt accablées extérieurement mais, tout en ressentant leur fardeau, gardant intact leur équilibre et leur paix, tantôt intérieurement troublées, agitées et totalement abandonnées aux passions, à ce point où la victime désespère de retrouver son équilibre et sa sérénité première. Ainsi donc, pour l'âme et l'intelligence, c'est du corps, mais, pour l'intelligence, de l'âme elle-même, et, pour l'âme, à son tour, de l'intelligence et du corps, que viennent les fautes. Ce ne sont pas toujours les deux, l'âme et l'intelligence, qui sont troublées; mais, des deux, tantôt l'âme souffre seule, tandis que l'intelligence l'interroge : «Qu'est-ce que tu as ?» et la console, tantôt l'intelligence est aveuglée et voilée et l'âme se trouvant libre, par la vertu du feu divin chasse l'obscurité, ôte le voile et permet à l'intelligence de voir.

C'est pour cela que j'ai dit, pères et frères que nous ne devons pas seulement comprendre les changements et retournements et les modifications qui nous arrivent, mais aussi savoir d'où ils viennent, comment, de quoi, quels sont les vents des pensées qui soufflent, ce qui fait croître ou décroître les fleuves des passions et des tentations, afin de consolider et de mettre en sécurité la maison de l'âme, afin de bien diriger le gouvernail du bateau et de ne pas la manœuvrer maladroitement ou gauchement. Ce qui procure la connaissance de tout cela, c'est une vie conduite indéfectiblement dans l'exactitude et selon la règle. Car ce qui est requis du moine, c'est qu'il se fixe à lui-même une norme et un modèle et sache comment il doit passer chaque jour, pour courir légèrement à la pratique de la vertu, sans être entravé, faute d'expérience, dans cette course. C'est ainsi que, pour lui-même, il aplanira la voie raboteuse aussi bien que pénible en se disposant et en s'accoutumant au bien qu'est cette route, c'est ainsi également que, progressant devant Dieu et disposant des montées dans son cœur, il se rendra agréable en courant des moindres choses aux plus grandes et plus parfaites, qu'il trouvera la connaissance de tout ce que nous avons dit, qu'il deviendra pour beaucoup d'autres maître de vertu, éclairant par sa parole et par sa vie ceux qui le rencontrent, en homme lui-même éclairé d'en-haut, et révélant des profondeurs à ceux qui cherchent avec désir à s'instruire du tréfonds de l'Esprit dans le Christ Jésus, notre Seigneur : à lui la gloire dans les siècles. Amen.